

AU-DELÀ DU DILEMME DU HÉRISSON

Vers une théorie de l'Homme d'été

« Il faut beaucoup parler. » — Yvonne Vilcoq Herbelin

I. Le dilemme

Par une froide journée d'hiver, raconte Schopenhauer, des porcs-épics se serrent pour se protéger du gel ; leurs piquants les blessent, ils s'écartent ; le froid les rapproche de nouveau, la douleur les sépare encore — jusqu'à ce qu'ils trouvent la distance moyenne à laquelle on peut se tenir chaud sans se piquer. Ainsi des hommes : le vide intérieur les pousse les uns vers les autres, leurs défauts les repoussent, et la politesse — ce coussin d'air — leur tient lieu de distance convenue. Quant à celui qui possède assez de chaleur propre, conclut le philosophe, il préfère demeurer à l'écart.

II. Trois objections

La parabole est admirable, et elle est fausse trois fois.

Elle est d'abord une *parabole d'hiver*. Elle ne décrit que des êtres poussés par le manque : sans froid ressenti, pas de rapprochement — en été, la juste distance des porcs-épics, c'est loin. Schopenhauer ne théorise que la misère du besoin ; il ignore la chaleur qui se donne sans nécessité.

Elle fait ensuite de l'équilibre un idéal, alors que *l'équilibre atteint est une mort*. Le porc-épic qui a trouvé sa distance ne bouge plus jusqu'à la fin de l'hiver ; les humains qui l'imitent cessent de se parler pour éviter de se piquer. La vie s'arrête. Or la douleur du piquant est inhérente à la vie : un système parfaitement à l'équilibre est un système mort.

Elle suppose enfin une *distance unique*. Entre deux corps, l'écart est un ; entre deux âmes, le confort est double. À distance égale, l'un peut avoir froid quand l'autre se sent déjà trop serré. Il n'existe pas une bonne distance à découvrir : il en existe deux, qui ne coïncident presque jamais. D'où une règle que la parabole ne peut pas énoncer — la *règle du plus lent* : quand les deux distances voulues diffèrent, la plus grande fait loi, provisoirement ; car le manque est survivable, quand l'intrusion ne l'est pas.

III. Les axiomes de l'Homme d'été

Premier axiome : l'amour naît involontairement, mais sa survie est volontaire. On ne choisit pas de tomber amoureux ; on choisit de soigner l'amour, ou de le laisser mourir. La dopamine n'est que l'anesthésie de la blessure : les piquants sont là dès le premier jour, mais on ne les sent pas. Quand elle disparaît, on croit l'amour mort ; en réalité, c'est la douleur qui devient visible — et l'on enterre le blessé au lieu de le soigner. La mort de l'amour n'est donc que virtuelle : que l'on retire les piquants, et il renaît — tout beau, juste un peu averti de sa fragilité.

De là une loi, la *loi des piques* : l'amour ne meurt pas des piques — il meurt des piques *tues*, car les piques *tues* sont celles qui tuent. Une lettre sépare *taira* de *tuer* ; en amour, c'est le même verbe. La pique dite devient une carte : elle m'apprend ma limite, elle apprend à l'autre où ne plus appuyer. La pique désinfectée laisse une cicatrice propre, sur laquelle on peut pleurer. La pique tue, elle, reste plantée, s'infecte en rancune, puis en mépris — le seul tueur certain. Paradoxe : on se tait presque toujours pour protéger l'amour. On le tue par politesse. La politesse explicite — demander, répondre — est le système immunitaire de l'amour.

Deuxième axiome : l'été d'abord. Tant que l'on est incapable d'être d'été, rien ne peut se faire correctement. Le chemin est ordonné : s'aimer — la clé des clés, car celui qui ne s'aime pas détruit tout, son couple, son amour, l'amour de l'autre — puis être confiant, être occupé par soi-même, et aimer enfin au moins deux êtres également, pour n'être obsédé par aucun. La pluralité est un fruit de l'été, non une graine.

Troisième axiome : la mort de l'anesthésie est inévitable. On ne peut l'empêcher — cela se saurait. Cette théorie ne s'intéresse donc pas à la mort, mais à la résurrection. Elle commence après.

IV. La résurrection

En été, l'amour peut revivre — car on ne ressuscite pas des morts : on exhume des vivants. Et cela sous trois formes. *Seul et en paix* : parce qu'il est volontaire, l'amour peut vivre en soi sans posséder l'autre, sans même la relation. *Avec l'autre* : c'est l'amour averti — désinfecté, pleuré, lucide, choisi à nouveau ; il a perdu l'innocence de l'anesthésie et gagné la lucidité : il se sait mortel et choisit quand même. *Hors de toute case*, enfin — la forme la plus belle peut-être : chacun son espace physique, sexuel, sentimental, et ce principe : remplacer l'exclusivité par l'irremplaçabilité. L'unique se remplace ; l'irremplaçable, non. Cet amour ne craint plus rien : il ne dispute la place de personne. On n'y parle pas de reconquête — mot de guerre et de propriété — mais d'hospitalité : recevoir, se faire recevoir, admirer.

V. L'architecture de vie

Le tort de la case couple est d'être une *monoculture affective* : elle concentre sur une seule personne l'amour, la sécurité, la sexualité, l'admiration, l'écoute, le projet, la famille — et toute monoculture épuise son sol. Il faut donc détruire la case — non l'amour qui était dedans : le sortir de la boîte, et constater qu'il respire mieux dehors. La pluralité n'est pas d'abord une organisation sexuelle ; elle est une diversification des liens — plusieurs centres d'amour : des êtres, une œuvre, des choses aimées. L'être libre vit seul ; il reçoit ou se fait recevoir ; il n'impose sa présence à personne et personne ne la lui impose. La qualité prime la quantité : la distance ne se règle pas en moyenne, elle se dose par personne — peu de liens, mais choisis, et la politesse pour tout le reste. Vivre à distance garde le mystère sans le mystère : qu'il y ait des secrets ou non, le mystère reste imaginaire, et c'est ce qui compte. La juste distance en amour demeure impossible naturellement : elle est un travail à deux — amour pur, volonté de ne pas souffrir ni faire souffrir, grande connaissance des besoins et des limites de l'autre.

De là une seconde loi, la *loi de l'exclusivité* : toute exclusivité tend à appauvrir le reste des liens. Elle n'est pas seulement conjugale — elle peut être parentale, professionnelle, religieuse. Chaque fois qu'un lien aspire toute l'énergie affective, les autres dépérissent : le parent qui n'aime plus que ses enfants fait tomber son couple. C'est pourquoi il faut, partout et non dans le seul amour, remplacer l'exclusivité par l'irremplaçabilité.

Une seule chose ne se résout pas : l'asymétrie du désir — « je veux plus ». Elle ne se résout pas ; elle s'amortit : par la parole, par la pluralité des sources, par l'été intérieur — vouloir plus sans exiger plus. Et celui qui est le plus avancé dans son été porte la plus grande part de l'attente : l'été n'est pas un privilège qui donne des droits, c'est une capacité qui donne des devoirs.

VI. La troisième voie

Les philosophes sont des gens comme nous — pas plus intelligents sur les choses de l'amour ; ils ont souvent théorisé depuis leurs hivers. L'homme souffre, mais fuir n'est pas la solution : Schopenhauer a tort. Accepter sans réagir n'est pas la solution : les autres ont tort aussi. La troisième voie est la seule : le travail sur soi — se rendre capable de porter. Car tout ce qui fait souffrir les cœurs et les tripes est dans notre capacité à moins souffrir.

L'amour, lui, reste un volcan : il brise toute théorie, y compris celle-ci. On ne le dompte pas ; on construit autour une architecture de vie qui survit aux éruptions. Et la méthode entière tient en quatre mots, qu'une grand-mère savait avant tous les philosophes : *il faut beaucoup parler*.

Oliver Herbelin

* « Homme » au sens d'humain : l'été n'a pas de genre. — En dialogue avec Schopenhauer (*Parerga et Paralipomena* ; *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*), et en contrepoint : Nietzsche ; E. Fromm, *L'Art d'aimer* ; H. Fisher ; J. Gottman.